



06/12/2019

Étant donné la fascination du public pour le travail de Yayoi Kusama, il n'est pas surprenant d'apprendre qu'un documentaire sur sa sortie a été publié. Pour la réalisatrice Heather Lenz, cependant, le démarrage du projet s'est avéré très difficile au départ. Elle a commencé à travailler sur le script en 2001 et a commencé à présenter l'idée aux organisations peu de temps après. À l'époque, la reine des pois n'était pas aussi populaire qu'elle l'est maintenant et par la suite, il y avait peu d'intérêt à investir dans le film.

«J'ai dû essayer de convaincre les gens qu'elle était un sujet valable», se souvient Lenz. «Je me souviens avoir été interrogé par une femme cadre pourquoi je voudrais faire un film sur une femme étrangère. Cela venait de quelqu'un qui occupait une position très puissante à Maverick Films, une société de production fondée par Madonna qui avait bien sûr joué dans *Evita*, un film sur une femme étrangère. C'était surprenant d'entendre cela de la part d'un de ses portiers. Je me suis rendu compte que ceux qui sont en mesure de donner leur feu vert aux projets sont plus conservateurs. Ils ne veulent pas prendre de risques même si c'est une bonne idée. »

Lenz était essentiellement en avance sur la courbe, réalisant l'énorme potentiel de l'histoire avant tout. Elle est devenue fascinée par Kusama après avoir appris à son sujet dans un cours de sculpture tout en étudiant les beaux-arts et l'histoire de l'art à l'université au début des années 90. Bien qu'à l'origine attirée par sa collection unique d'œuvres, plus Lenz en apprenait sur l'artiste japonaise excentrique, plus elle était fascinée par Kusama la personne et son intrigante histoire.

**“ C'EST LA FORCE DE SON  
ART QUI M'A ATTIRÉ À  
KUSAMA, MAIS AU FIL DU  
TEMPS, CE QUI M'A LE  
PLUS IMPRESSIONNÉ,  
C'EST SA TÉNACITÉ.**

Né à Matsumoto, Nagano en 1929, Kusama a eu une enfance traumatisante. Sa mère physiquement violente envoyait souvent le jeune Yayoi espionner son père en flagrant délit de ses affaires extraconjugales, ce qui signifiait que Kusama avait une aversion pour le sexe. À l'âge de dix ans, elle a commencé à ressentir des hallucinations auditives et visuelles vives, notamment en voyant des pois, pour la première fois. Elle a ensuite été envoyée à un psychiatre qui l'a encouragée à poursuivre l'art.

C'était une chose à laquelle sa mère était opposée, alors Kusama a dû terminer ses photos rapidement avant qu'elles ne soient emmenées. Elle a étudié le nihonga (peinture de style japonais) à l'École municipale des arts et métiers de Kyoto mais s'est rapidement lassée de ce style typiquement japonais. Au milieu de la vingtaine, elle a écrit à Georgia O'Keeffe pour lui demander comment elle devait «aborder cette vie?». La «Mère du modernisme américain» a répondu en suggérant que Kusama se rende en Amérique. Et donc, elle l'a fait, en passant un an à Seattle avant de déménager à New York un an plus tard.

«C'est la force de son art qui m'a attiré à Kusama, mais au fil du temps, ce qui m'a le plus impressionné, c'est sa ténacité», a expliqué Lenz à Metropolis . «Une jeune Japonaise qui déménagerait seule à New York à cet âge serait considérée comme audacieuse, à ce moment-là, vous devez dire que c'était remarquable. Aux yeux de nombreuses personnes, le rôle des femmes était alors de se marier et d'avoir des enfants. La peinture n'aurait été considérée que comme un loisir. Elle savait les difficultés qu'elle rencontrerait et les préjugés auxquels elle aurait à faire face, mais avait toujours cette volonté et cette ambition de sortir et de faire ce qu'elle faisait. Je crois qu'elle mérite tellement de respect. »



**Né dans la préfecture de Nagano en 1929, Kusama a eu une enfance traumatisante.**

Le documentaire de 80 minutes de Lenz rend hommage à Kusama tout en se concentrant sur ses problèmes personnels et les obstacles qu'elle a rencontrés en tant que femme asiatique dans une industrie dominée par les hommes blancs. Ses luttes contre le racisme, le sexisme et d'autres facteurs de stress psychosociaux ont encore exacerbé ses propres troubles mentaux, entraînant des tentatives de suicide, y compris le temps où elle s'est jetée par la fenêtre de son appartement à New York. En 1975, après son retour au Japon, elle s'est admise dans un hôpital psychiatrique où elle vit volontairement depuis.

À travers des entretiens avec ses pairs, amis et conservateurs, il devient clair que l'artiste iconoclaste n'a pas toujours été la personne la plus facile à travailler. Impitoyable mais sensible, elle fournit également plusieurs anecdotes dans le film. Nous entendons parler de ses «événements» bizarres, impliquant souvent la nudité, comme une protestation contre la guerre du Vietnam et quand elle a organisé «le premier mariage homosexuel jamais célébré aux États-Unis». Elle parle d'avoir été arnaquée par d'autres artistes tels que Claes Oldenburg et Andy Warhol, et sur sa relation avec son collègue célibataire Joseph Cornell, le légendaire surréaliste américain reclus.

«Elle a toujours répondu à mes questions», explique Lenz. «Les gens m'ont parlé de cette énorme présence qu'elle avait, et j'ai vraiment senti cela à chaque fois que je la rencontrais.[...]

[...]Je me souviens de la première fois, j'étais super excitée prête à l'accueillir avec un arc à 90 degrés et elle vient de sortir de l'ascenseur avec sa perruque rouge et ses pois, tendit la main et commença à me parler en anglais. Quand nous avons fini, je lui ai dit que c'était le plus beau jour de ma vie et elle a répondu en nature. Bien sûr, je sais qu'elle disait juste que c'était gentil, mais c'était agréable à entendre. »

Arriver à ce point n'avait pas été facile pour Lenz. Lorsqu'elle a appelé les studios Kusama en 2002 pour organiser une entrevue par l'intermédiaire d'un ami bilingue, on lui a demandé dans quelle chaîne de télévision ou théâtre elle serait diffusée. «J'étais naïve et trop confiante, pensant qu'ils seraient aussi enthousiastes que moi», dit-elle. «Malheureusement, ils n'ont pas compris l'idée d'un projet passionné ou d'un film indépendant.» L'autorisation a été refusée et il faudra encore cinq ans avant de s'asseoir avec son héros.

Il y a eu plusieurs autres problèmes en cours de route, en particulier le lourd fardeau financier pour elle-même et sa partenaire de production, Karen Johnson. Déterminés à faire le travail, ils ont persévéré. Alors que la popularité de Kusama grandissait, en particulier après son exposition à la Tate Modern de Londres en 2012, le couple savait à quel point il était important de terminer le projet avant qu'un autre cinéaste ne se lance et prenne l'idée. Cette pression s'est intensifiée en 2014 lorsque le natif de Matsumoto a été nommé l'artiste le plus populaire au monde. Quatre ans plus tard, Kusama: Infinity est projeté pour la première fois au Sundance Film Festival.

« Quand j'ai décidé de faire ce film pour la première fois, je sentais que ses contributions au monde de l'art américain n'avaient pas été correctement appréciées ou analysées», opine Lenz. « À l'époque, je ne m'attendais pas à ce qu'elle devienne aussi célèbre qu'elle l'a fait, mais évidemment, je suis ravi qu'elle ait eu autant de succès. Ayant lutté pendant si longtemps, vous pouvez voir combien cela signifie pour elle. En tant que réalisatrice dans une industrie à prédominance masculine, il est merveilleux de voir cette femme asiatique forte qui a dû surmonter tant de défis atteindre le sommet parce qu'elle n'a jamais abandonné son rêve. Elle est inspirante. »

*Matthew Hernon*  
*Source : Métropolis Japan*

20/09/2019

Réalisatrice américaine mais sujet asiatique : avec *Kusama : Infinity* sorti ce 18 septembre, Heather Lenz consacre son premier long-métrage à l'artiste iconique Kusama Yayoi. Le résultat est un documentaire un peu classique mais très instructif, qui permet de se familiariser avec la carrière de la japonaise mais aussi avec son combat pour s'imposer dans un milieu intellectuel essentiellement blanc et masculin.

Avant de devenir l'une des artistes féminines contemporaines les plus célébrées dans le monde, Kusama Yayoi a longtemps lutté pour être reconnue, que ce soit dans son Japon natal ou aux États-Unis où elle a tenté sa chance dès la fin des années 50. Ce documentaire retrace le parcours de cette avant-gardiste qui, encore aujourd'hui, laisse dans son sillage une armée de pois colorés...



Que ceux qui ne sont guère familiers de son travail ne s'alarment pas : le film fournit tous les éléments nécessaires pour s'introduire à l'oeuvre de Kusama Yayoi. Que ceux qui la connaissent bien ne s'inquiètent pas non plus : grâce à une solide collection d'archives et de nombreux témoignages, ce long-métrage éclaire bien des facettes de sa vie et constitue de fait un document précieux, bien que quelquefois un peu trop orienté... Le feutre à la main, traçant une galaxie de points avec patience et détermination, habillée d'une pimpante robe rose à pois et d'une perruque rouge à faire pâlir Sydney Bristow, Kusama Yayoi ne passe pas exactement inaperçue. A 90 ans, la Japonaise reste femme de toutes les audaces, créatives comme vestimentaires. Alors, quand après cette brève introduction à ce qu'elle est aujourd'hui, on la découvre sur ses photos d'enfant, apprêtée selon les convenances en vigueur, sage et droite entre des parents à l'expression austère, on imagine bien que cette jeune fille de bonne famille a eu quelques difficultés à échapper au carcan dans lequel elle est née.

[...] Ces quelques images suffisent ainsi, à elles seules, à résumer la trajectoire d'une artiste qui aura toujours dû lutter, à la seule force de son ambition, contre ce que la société attendait d'elle. C'est là, du moins, le point de vue défendu prioritairement par le documentaire, et à cet égard on peut se demander s'il ne met pas un peu trop régulièrement en exergue les difficultés que la plasticienne (et écrivaine, plus discrètement) a rencontrées pour enfin être perçue comme légitime.



Il n'est bien sûr pas question de mettre en doute la réalité de ces écueils, qui prennent notamment racine dans le racisme et la misogynie, et qui nous rappellent que ces préjugés qu'on voudrait dire « d'une autre époque » ne sont pas aussi révolus qu'on le souhaiterait. Toutefois, la trajectoire de Kusama, de l'impasse que furent ses débuts jusqu'à la reconnaissance qu'elle a acquise de nos jours, paraît un peu trop parfaite, et on se doute bien que quelques angles ont dû être arrondis pour parvenir à ce résultat. Par exemple, de son début de carrière au Japon, avant qu'elle ne s'envole pour les Etats-Unis, n'est mentionnée que sa première exposition à Matsumoto, dont il est simplement dit qu'elle « n'attira aucun visiteur »... tandis que sont étrangement passés sous silence l'accueil critique favorable qui lui fit ainsi que les quatre expositions solo qu'elle obtint à Tokyo suite à cela. Cette omission ne nous prive, en soi, d'aucun élément essentiel pour appréhender sa vie, mais est symptomatique d'une narration qui cherche un peu trop à la présenter comme une martyre... quitte à faire abstraction de ce qui ne va pas dans ce sens. Pourtant, il est d'autant plus dommage que le documentaire cède à cette facilité que sa matière est belle et fournie. S'il est organisé de manière assez académique, en suivant une simple progression chronologique, il regorge en effet de ressources de qualité, tant pour ce qui est des archives que des entretiens réalisés au moment du tournage. Kusama s'avérant être aussi productive qu'expansive, on ne manque ainsi ni d'œuvres pour illustrer son évolution, ni de photos (ou vidéos) d'époque pour la représenter tout au long de son parcours – d'ailleurs, et cela ne gâche rien, son talent pour la mise en scène se vérifie dans les clichés sur lesquels elle apparaît. Quant aux interviews, elles donnent la parole à des intervenants variés, des amis de longue date aux psychanalystes en passant par des galeristes et d'autres artistes, permettant d'aborder sa vie sous des angles complémentaires. [...]

Ces outils permettent à Kusama : Infinity de prendre une approche didactique, à la différence, par exemple, du récent Never-ending Man : Hayao Miyazaki d'Arakawa Kaku, également sorti chez Eurozoom, qui se focalisait plutôt sur l'intime.

Pour autant, ce n'est pas parce que le documentaire prend plus de distance avec son sujet que l'on ne saisit pas, à travers lui, la personnalité entreprenante et déterminée de Kusama. On comprend ainsi sans mal que, pour compenser les préjugés à son égard, elle a dû – et su – faire preuve d'une créativité débordante, mais surtout d'une incroyable force de caractère... ce qui ne manqua sans doute pas de froisser quelques ego. Au-delà de ses coups d'éclat, le film aborde également des thèmes plus sensibles ayant traversé la vie de la peintre, comme la maladie mentale, les traumatismes d'enfance ou la peur de la sexualité, permettant de faire d'elle un portrait nuancé et de mieux mettre son œuvre en perspective. On dépasse ainsi largement l'exposé sur sa carrière pour nous attacher à sa personne, et nous apercevoir que les motifs répétitifs dont elle recouvre tableaux et sculptures ne vont pas sans les obsessions personnelles qu'elle tente d'exorciser. Voilà de quoi donner une autre saveur, un peu douce-amère, à ces océans de pois et ces filets infinis qui semblent pourtant si ludiques au premier coup d'œil.

On dit souvent que l'art est une arme : pour la plasticienne, ce fut certainement une machette, lui permettant tout à la fois de tenir en respect ses démons et de se frayer un chemin dans la jungle dense d'une société patriarcale. Kusama : Infinity apparaît ainsi comme un hommage mérité à sa persévérance et à sa force inspiratrice, bien que la narration colle parfois un peu trop au monomythe – mais qui n'est pas tenté de montrer ses héros sous leur meilleur jour ?

*Lila Gleizes*  
*Source : East Asia*